

Ouvrage n° 3

Souvenirs de famille.

*Fatalis sum in his quae dicta sunt mihi;
in domum Domini ibimus!*

Recueil conçu et rédigé par Henri ABEILLE à l'exception
du récit de la mort de Victor rédigé par Marguerite ABEILLE,
plus tard épouse POUREL.





Beatus vir qui timet Dominum.



Monsieur Paul Emmanuel.
Abeille - de Lerrin. (1)

La famille Abeille, originaire de la Ciotat, vint s'établir à Marseille⁽¹⁾ quelques années avant la révolution de 1789. M^r. Abeille père⁽²⁾ avait été député par le commerce de notre ville à l'assemblée Constituante. Son mandat expiré, il quitta Paris et revint habiter sa patrie adoptive jusqu'au jour où la tourmente révolutionnaire l'obligea de fuir avec les siens en Italie.

Dès que l'état du pays le permit⁽³⁾, M^r. Abeille revint à Marseille sa femme et ses enfants, dont plusieurs étaient nés pendant les années de son exil. De ce nombre

(1) Monsieur Abeille avait gardé à la fin de sa vie son nom commercial de Lerrin sous lequel il était généralement connu et qui lui était resté de sa longue association avec son beau frère, M^r. Elzéar Ferris.



était son fils Paul Emmanuel, né à Florence le 20 janvier 1797.

Le jeune Abeille fut envoyé à Paris et fit ses études auprès d'un oncle qui avait réuni autour de lui quelques uns de ses neveux dont il dirigeait lui-même l'éducation. Rentré dans sa famille en 1815, il embrassa, comme beaucoup de nos compatriotes, la carrière commerciale, et épousa le 12 janvier 1826 sa cousine germaine, M^{lle} Bézard de Lithou.

Ce mariage fut béni par la naissance de deux fils qui vinrent au monde à trois ans d'intervalle, et rien n'aurait manqué au bonheur des époux, si la santé de M^{me} Abeille n'était devenue délicate d'abord, puis malade, au point d'être pour tous deux une source d'épreuves continuelles. Un troisième enfant vint au monde en 1843. Dix ans après, M^{me} Abeille mourait entourée de sa famille, à laquelle elle laissait le souvenir d'une résignation qui ne s'était jamais démentie.

Dès sa première jeunesse, M^l. Abeille avait été



chrétien par le cœur et par les habitudes régulières de sa vie. Quand il quitta les affaires en 1847, la pente naturelle de son esprit le porta tout entier vers cette religion pour laquelle son âme était si bien faite. Peu après, le chagrin qu'il éprouva de la perte de sa mère⁽¹⁾ acheva de l'y ramener. Aussi, la mort de sa femme le surprit elle dans le plein accomplissement de ses devoirs religieux. Il y puisa les consolations que réclame un malheur, le plus grand qui puisse frapper le chef d'une famille tendrement unie.

Enfin, son second fils, s'étant trouvé comme gérant d'une société en commandite, engagé pour des sommes considérables, M^r. Abeille de Lerrin n'hésita pas à sacrifier une partie de sa fortune pour sauver l'honneur commercial de ce jeune homme.

Cent d'épreuves successives ne firent que perfectionner les vertus dont il avait toujours donné l'exemple. Bien que la vie de famille absorbat une partie de son temps, il prit une part active à un grand nombre de nos œuvres.

(1) M^r. Abeille avait perdu, en 1812, son père, pour lequel il avait toujours été le meilleur des fils.



Président du Conseil de fabrique de sa paroisse (La S^{te} Trinité), Membre de l'association du S^{te} Patrique, Chef de Division de la Propagation de la Foi, il édifiait ses collègues par son dévouement et sa piété. Membre zélé de la Société de St Vincent de Paul, il se faisait une obligation de conscience d'assister régulièrement aux séances hebdomadaires de sa Conférence et de visiter exactement ses familles, dont il s'occupait avec la plus touchante sollicitude. Il fit partie vingt ans du Cercle Religieux et l'Archiconfrérie du Saint Cœur de Marie ne le vit presque jamais manquer aux Communions générales de ces premiers Dimanches du mois, même dans cette saison de l'année où la chaleur et l'habitation de la campagne ne font que trop de vides dans nos réunions, en tout autre temps si nombreuses et si édifiantes.

Mais parmi ces œuvres, celle de l'Asile catholique qui reçoit 500 de nos petits enfants pauvres, devait parler plus que toutes les autres au cœur du bon père de famille. Il fut un de ses fondateurs, et son nom, inscrit sur la table de marbre



consacrée aux bienfaiteurs de l'œuvre, montre qu'à ses derniers moments il ne l'avait pas oubliée.

Cette charité si ardente avait pour mobile une vive piété: la fréquentation des sacrements, l'assiduité aux offices de sa paroisse, la prière en commun qu'il faisait chaque soir dans la famille, le jeûne du vendredi en l'honneur des cinq plaies de Notre Seigneur, telles étaient les pratiques qui lui étaient le plus familières.

L'homme en M^r. Abeille était digne du chrétien. Il avait le goût des choses de l'esprit: aucune question d'art ou de science ne le trouvait indifférent. Il fut longtemps de la Société de Statistique de Marseille, où il produisit plusieurs études remarquables dans divers genres. Mais la science de son choix, celle qu'il cultiva pour ainsi dire toute sa vie, ce fut l'horticulture. Fondateur et premier Président de la Société d'horticulture à Marseille, il en resta Président ^{honoraire} jusqu'à la fin de sa vie et lui consacra une partie de son temps.

La culture des fleurs, travail manuel et intellectuel à



La fois, convenant à sa nature essentiellement active. Il y trouvait l'entretien de sa santé et de ses forces physiques, en même temps, son esprit ingénieux et sagace en faisait un champ inépuisable d'observations. Procédés de culture, fécondations artificielles, études microscopiques sur les pollens, il abordait tour à tour avec un égal succès toutes les faces si diverses de sa science de prédilection. Le résultat de ses recherches paraissait ensuite dans la Revue horticole sous forme d'articles écrits avec autant de facilité que d'élégance. Les bornes étroites de cette notice ne nous permettent pas de nous étendre sur ce sujet. Les deux discours qui furent prononcés, l'un par le Président de la Société d'horticulture sur la tombe de M^r Abeille de Ferrin, l'autre au sein de la Société par son secrétaire, contiennent l'énumération de ces travaux qui étonnent moins encore par leur nombre que par leur extrême variété.

Mais quelque remarquable que fût M^r Abeille par son intelligence, il l'était plus encore par la trempe ferme et



solide de son caractère et par la bonté de son cœur. Bienveillant et affectueux pour les autres, on le voyait toujours ému des malheurs ou des souffrances d'autrui; sévère et dur pour lui-même, on ne l'entendit jamais se plaindre. Il fuyait le luxe, le confort, l'oisiveté, et les considérait comme ses ennemis les plus dangereux.

« Être confortable nous tue, disait-il; c'est lui qui débilite les « santé et énerve les caractères. Grâce à lui, nous sommes « une génération de malades! »

« Le luxe ruine les fortunes et dessèche les cœurs; avec le « luxe l'aumône est impossible: on n'est riche que de ses « privations. . . .

« L'homme a été condamné au travail, il ne s'y soustrait « que pour tomber dans la misère ou dans un incurable ennui.

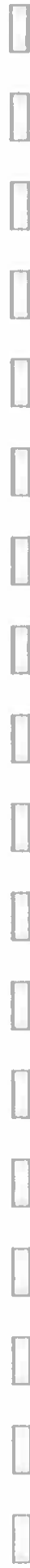
La plus grande simplicité régnait dans sa chambre et dans tout ce qui était à son usage personnel. Il ne donnait rien au luxe et au caprice. Il évitait de se faire servir et faisait autant que possible tout par lui-même. Eni -



témoignait. ou le désir d'avoir un livre, un journal, ou tout autre objet dont il savait la place, il n'hésitait pas à se lever, même au milieu de son repas, et allait immédiatement le chercher.

Les enfants le respectaient et l'aimaient en même temps. Cet esprit élevé, cet ami des études sérieuses, savait se faire petit pour eux : il les amusait, les intéressait, les captivait, mêlant l'instruction aux jeux avec tant de gaieté naturelle, avec une grâce si attrayante, que ses enfants d'abord, puis ses petits enfants, qui d'ailleurs lui obéissaient au moindre signe, ne pouvaient se résoudre à le quitter et regardaient comme leur meilleure récréation le temps qu'il passait avec eux.

La dernière maladie de M^r. Abeille sembla mettre le sceau à ses vertus : Il la supporta 'en vrai chrétien' ; pendant toute sa durée, lui si actif, si vif même, ne laissa pas échapper le moindre signe d'impatience ; toujours bon, égal, serene, affable, il n'eut que des paroles d'affection pour



9

ceux qui l'entouraient, que des actions de grâce pour Dieu.

Le 18 Décembre 1868, il reçut les derniers sacrements. La veille de ce grand jour, il avait fait dresser dans sa chambre un petit autel dont le fond était couvert par deux tableaux de première Communion, le sien et celui de sa femme. Bien qu'abattu déjà par le mal, lui-même avait dirigé tous ces préparatifs; puis, il avait congédié sa famille en lui disant avec un sourire de joie: « à demain! - quelle « bonne nuit je vais passer! »

Le lendemain matin l'extrême unction et le saint Viatique lui furent apportés par M^r. le Curé de la S^{te} Trinité, accompagné de ses fabriciens et du clergé de la paroisse. La famille du malade entourait son lit. Au moment où la S^{te} Communion allait lui être donnée, quel fut l'étonnement de tous quand on l'entendit prononcer d'une voix claire et ferme un acte d'amour et de foi qui contenait tout ce que peut dire en un tel moment un bon chrétien et un bon père! Nous transcrivons ici ses



paroles, telles qu'elles sont restées dans la mémoire de ses enfants. C'était le testament de son cœur:

« Ô mon Seigneur, Ô mon Dieu ! je vous ai accompagné
« bien souvent auprès de mes frères malades, et maintenant
« c'est mon tour !... je ne puis plus aller à vous, et c'est vous
« qui voulez bien venir à moi ! Bonté immense, incompré-
« hensible ! je vous remercie et je vous adore !. Je voudrais
« trouver en moi des dispositions moins indignes de vous ;
« quand je regarde dans mon cœur, je n'y vois que froideur
« et misères ; mais vous le remplirez de vos bénédictions les
« plus abondantes... Je vous les demande aussi pour ma
« famille qui m'est si chère et qui m'a rendu si heureux :
« j'y joins mes bénédictions quelque faibles qu'elles soient ;
« je bénis mes enfants et mes petits enfants, et, en parti-
« culier, mon fils Louis qui est absent.

« Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir entouré
« de tout de soins et d'affections ; récompensez-en chacun
« de mes parents, de mes amis, de mes serviteurs, je



11

« reconnais que si j'ai fait quelque chose de bien, je le dois
« aux bons exemples que j'en ai reçus.

« Je demande pardon à ceux que j'ai pu affliger ou
« scandaliser, comme de mon côté je pardonne à ceux qui
« pourraient m'avoir causé quelque peine; mais je n'ai pas
« connaissance d'avoir un seul ennemi, et il n'y a jamais
« eu d'inimitié dans mon cœur.

« Je remercie M.^r le Curé qui a bien voulu m'apporter
« lui-même les derniers sacrements; je remercie le clergé de
« la paroisse qui a toujours été si bienveillant pour moi,
« les Messieurs du saint-Vincent et mes collègues les fabri-
« ciers avec les quels mes rapports ont toujours été si
« agréables et si faciles!

« Et maintenant, Seigneur Jésus, venez à moi! - je
« suis pauvre, indigent... Versez dans mon cœur toutes les
« richesses du vôtre, afin que je sois moins indigne de vous
« recevoir. Je m'abandonne à votre providence paternelle,
« pour que votre sainte volonté se fasse en moi - In manus



„ tuas, Domine, commendō spiritum meum ! „

(1868)

Pendant les huit jours qui suivirent cette touchante cérémonie, M^r. Abeille s'affaiblit de plus en plus. La nuit de Noël, à 4 heures du matin, à l'heure où les anges chantaient encore : „ gloire à Dieu au plus haut des cieux „ et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté „ , l'homme de bonne volonté, le Chrétien fidèle rendait son âme à ce Dieu qui devait être jusqu'au moment suprême sa consolation et son espérance. Sa dernière parole avait été un élan d'amour : „ Que la Religion est belle ! „ avait-il dit. Ainsi meurent les Saints !

(Registre du Cercle religieux.)



Discours prononcé par M^r. le Comte de Clapiers,
 Président de la Société d'horticulture,
 sur la tombe de M^r. Abeille de Ferrin.

Messieurs,

La Société d'horticulture de Marseille a sa place naturellement marquée dans cette triste et douloureuse cérémonie. Elle aussi est en deuil, car elle sait combien est grande et irréparable la perte qu'elle a faite. Dans l'homme vénéré que nous pleurons aujourd'hui, elle perd plus qu'un ami et un guide; car dans les lieux qui nous attachaient à M^r. Abeille de Ferrin, il se mêle un sentiment tout filial, et nos regrets sont d'autant plus profonds.

Il y a près de vingt cinq ans, M^r. Abeille, avec ce sens droit qui ne lui faisait jamais défaut, et guidé par cet heureux penchant qu'il avait pour les sciences naturelles,



créait à Marseille, avec le concours de quelques hommes pratiques, une société horticole. Son esprit profondément religieux se portait avec passion à l'étude de la nature et l'on peut dire que son travail était une prière continuelle, car personne mieux que lui ne savait remercier le créateur des merveilles de la création.

Pendant bien des années la société eut la bonne fortune de l'avoir à sa tête comme Président. Il serait trop long de dire ici quelle action il a exercée sur son développement et quel intérêt il lui a porté jusqu'au terme de sa vie. Jamais il ne lui a refusé le concours de son expérience et de ses lumières; il lui consacrait une partie de son temps et son assiduité à nos assemblées était pour nous une leçon et un enseignement. Parmi nous, il était le plus modeste, mais il était le plus savant. Il possédait à un degré remarquable cette bienveillance qui n'a rien de banal, cette aménité dans le caractère, ces manières douces et polies qui contribuent tant à



15
rendre les relations faciles et agréables.

La bonté de son cœur n'avait pas de bornes et chacun de vous, Messieurs, a connu le charme de son esprit. Mais je m'arrête, je craindrais, si j'exposais plus longuement le tableau de ses vertus privées, de blesser un sentiment de modestie que je dois respecter. J'ai dû cependant, au nom de mes collègues, rendre hommage à la vérité, et dire devant vous quel est l'homme que nous avons perdu, et, s'il nous est permis, au milieu de cette douleur, de formuler un vœu, c'est que cette excellente famille, si cruellement frappée dans son chef vénéré, trouve dans l'expression publique de nos regrets et dans ce concours nombreux d'amis affligés un allègement à sa juste douleur. Quant à lui, Messieurs, il a été parmi nous le type le plus parfait de l'homme de bien, et il reçoit aujourd'hui dans un monde meilleur, la récompense due à tant de vertus! ..





Quidam forte quis inveniit?



Madame Gabrielle-Alix

Abeille de Combaud.

née le 3 Janvier 1828, décédée le 10 Mai 1875.



(Extrait de la Gazette du
Midi 11^e du Mercredi 12 Mai 1875)



Une belle et sainte existence vient de finir.
Madame Alix Abeille de Combaud est décédée
prématurément hier lundi, à peine âgée de
47 ans, emportée par une rapide et cruelle maladie.
Tout ce qui fait la mère de famille accomplie
la chrétienne forte et dévouée, se rencontrait



en elle. Piété profonde et éclairée, intelligence vive et aimable, énergie, bienveillance, bonté parfaite, activité sans bornes, distinction native, elle consacrait incessamment toutes ces qualités de l'esprit et du cœur aux siens, à ses amis, aux pauvres, ses amis aussi, aux enfants de l'asile catholique pour lesquels elle avait une prédilection, aux œuvres diverses qui avaient son concours et auxquelles son zèle admirable valait tant de ressources, à cet apostolat que la femme chrétienne peut si digne et si efficacement exercer dans la société où elle vit; enfin, pour tout dire, au service de Dieu et de la charité.

Chez cette femme supérieure, les convictions politiques étaient une seconde religion, c'était encore du dévouement et de la foi.

Pourquoi une vie si utile, si précieuse, si nécessaire, est-elle ainsi brisée? Pourquoi



tant d'affection et de dévouement pour sa famille,
 tant de zèle pour le bien s'évanouissent — ils aiment
 C'est le secret de Dieu, dont nous devons adorer
 les impénétrables desseins.

Dans leur immense douleur, sa mère
 éplorée, son digne époux, ses enfants qui étaient
 pour elle une si belle couronne, conserveront
 comme un honneur et comme la meilleure
 des consolations, le souvenir de ses exemples
 et de ses vertus. Ses amis, dans leurs éternels
 regrets, la prieront et s'efforceront de l'imiter.
 Dans le cœur des uns et des autres, elle laisse
 ces tristesses amères que la religion seule sait
 adoucir, ce vider profond que seuls peuvent
 combler les immortelles espérances.



(Extrait du Citoyen - 11^e du
Jeu*di* 13 Mai 1875)

Hier à 10 heures, ont eu lieu les obsèques de M^{me} Abeille de Combaud, au milieu du deuil général, nous pouvons le dire, des catholiques de notre ville. Le clergé était fort nombreux ainsi que les amis de M^{me} Abeille et de ses jeunes enfants, et toutes les œuvres charitables de notre ville, qui perdent en M^{me} Abeille une protectrice dévouée et intelligente, étaient représentées. Mais ce qui était plus visible encore, c'était l'émotion et le recueillement de la foule. On comprenait la perte que vient de faire une des familles les plus honorables et les plus sympathiques de notre ville, et on prenait part à sa tristesse et à son deuil. Si, en outre des espérances que



La foi nous donne dans une vie meilleure, il
il y a pour celle-ci, dans l'estime de nos sem-
blables, des consolations et un adoucisse-
ment à notre douleur, la famille qui vient
d'être frappée si cruellement dans ses plus
chères affections, aura été vivement touchée
des regrets qui lui ont été exprimés et des
honneurs rendus à la femme d'élite qu'elle
pleure.



Madame Alix - Abcille de Courband

Alix de Courband, née à Evry-sur-
(Paris) le 8 Janvier 1828, passa les premières années de sa vie avec son père, sa mère et son frère Eugène, dans une propriété voisine de leur petite ville natale. C'est là, dans le calme et la solitude, au milieu de cet air pur où le corps et l'âme des enfants se développent et se fortifient d'eux mêmes, qu'un jeune prêtre pieux et savant les éleva jusqu'au jour de leur première communion, époque à laquelle leurs parents les conduisirent à Marseille, pour les faire entrer, l'une au couvent des Dames du Sacré Cœur (Château de Saint Joseph), l'autre, chez un



2.

institutrice du plus grand mérite qui avait déjà chez-lui ses deux petits cousins, et qui consacrait entièrement ses soins et son temps à l'éducation d'un nombre d'enfants très limité.

Engène et Alix trouvaient à Marseille une seconde famille dans celle de leur grand-père, M^r du Pitbon⁽¹⁾, et de M^{me} Abeille⁽²⁾, leur tante maternelle. M^{me} Abeille et M^{me} Combaud s'aimaient tendrement; quoique séparées par une distance dont on tenait compte à cette époque, les deux sœurs se voyaient souvent, soit à Marseille soit à Forques, leurs enfants, tout petits, avaient joué ensemble, et ils se rejoignirent avec joie. Quatre ans plus tard, l'éducation de la jeune fille était achevée, elle rentrait sous le toit paternel, laissant dans sa famille adoptive de chers souvenirs, et des affections qui devaient durer toute sa vie.

1° Jean Louis BERARD¹ du PITBON

2° Catherine Victoria-Clémentine 2^e femme du ci-dessus et sa nièce - par de josterité.



Eugène partit peu après pour Aix, où il allait suivre les cours de la Faculté de Droit, avec son cousin Henri Abeille, du même âge que lui. Ce dernier n'avait pas oublié la compagne de son enfance; l'amitié qu'il avait d'abord éprouvée pour elle s'était peu à peu changée en un sentiment plus vif, et deux ans ne s'étaient pas écoulés qu'il demandait sa main. Elle lui fut accordée à la condition qu'il terminerait auparavant ses études de droit.

Le cinq octobre 1847, après une attente qui leur avait paru bien longue, Henri Abeille et Alix de Comband furent unis au pied de cet autel où ils avaient si souvent joué ensemble. Onze enfants, dont trois furent prématurément enlevés à leur tendresse, vinrent successivement agrandir le cercle



de leurs affections. Entourés d'une famille nombreuse, ils traversèrent de nombreuses épreuves; mais la Providence avait mis dans leurs cœurs, comme une puissante sauvegarde, une des plus grandes sources de consolations qu'elle ait réservées aux douleurs humaines, Elle leur accordait l'amour chrétien; amour divin, amour pur, amour ardent et tendre, qui loin de finir avec les années de la jeunesse, prend deux vies pour n'en faire à jamais qu'une vie, réalisant ainsi l'énergique prophétie de notre premier père: «*hoc nunc os et ossibus meis, caro de carne meâ...*»
 «*quannobrem relinquet homo patrem suum*»
 «*et matrem et adhaerebit uxori suae; et*»
 «*erunt duo in carne unâ.* — Voici

«*maintenant l'os de mes os et la chair*»
 «*de ma chair.* — C'est pourquoi



« l'homme laissera son père et sa mère et s'unira
« étroitement à son épouse, et ils seront deux en
« une seule chair. » Dieu était le lien de ce
sentiment profond qui datait presque de
leur enfance, et qui devait durer toujours.

Dotée d'une intelligence distinguée, d'un
caractère aimable, d'une sensibilité exquise,
M^{me} Abeille était pour ses enfants la meilleure
des mères, pour ses parents la plus dévouée des
filles; elle était la plus tendre des épouses pour
son mari, qui lui avait consacré l'amour de
sa jeunesse. Ses amis la trouvaient toujours
auprès d'eux quand ils avaient besoin d'elle;
elle prodiguait à tous son temps, ses forces, sa
vie, heureuse de se dévouer pour ceux qu'elle
aimait.

Elle avait, à un rare degré, toutes les
qualités qui font la bonne maîtresse de maison.



Placée à la tête d'un ménage nombreux, III^{me}
Abcille déployait dans l'administration qui
lui était confiée par la Providence, une activité
infatigable et une abnégation sans bornes. Rien
ne lui coûtait pour remplir ses devoirs, et il
était évident qu'elle les remplissait avec joie.
L'oisiveté lui était inconnue; pas une minute
de sa journée n'était vide; le repas de famille
à peine achevé, ses mains reprenaient l'ouvrage
qu'elle venait d'interrompre et elle ne le laissait
que pour quelque autre occupation utile, ne
cherchant le repos que dans un changement
de travail. Elle avait pour l'ordre, cette parure
des maisons bien réglées, une véritable passion;
rien ne traînait chez elle; chaque objet, chaque
meuble y avait sa place marquée, tout y
était propre, rangé, correct.

Une vertus modestes de la femme, III^{me}



Abaille unissait un courage viril; elle aimait presque le danger, qui la laissait toujours maîtresse d'elle-même. Un jour entre autres, elle parcourait en voiture avec plusieurs de ses jeunes enfants, un des chemins les plus accidentés du Var: le cocher était descendu de son siège; les chevaux, ardens et vigoureux s'emportèrent tout à coup et prirent le grand galop. La situation était effrayante: la roue tournait fréquemment sur elle-même entre la montagne et le précipice, et l'on arrivait à une descente rapide où le moindre faux mouvement de l'attelage eût suffi pour la lancer dans l'abîme. M^{me} Abaille ne perdit rien de sa présence d'esprit: elle attira à elle dans l'intérieur de la voiture celui de ses enfants qui était sur le siège, et, se penchant au dehors, elle parvint à saisir les guides,



pour empêcher, au besoin, les chevaux de s'abattre et les maintenir dans le milieu de la voie. Peu après on atteignit une montée. Des paysans, qui arrivaient en sens inverse, mirent leur charrette en travers de la route et arrêtèrent les chevaux.

C'était une bonne et forte chrétienne. Elle édifiait son mari et ses enfants par sa foi profonde, sa droiture que rien ne faisait trébucher, sa charité qui ne savait pas soupçonner le mal, son obligeance sans limites, son extrême délicatesse et sa générosité dans les questions où son intérêt était engagé, sa patience en face des peines et des contrariétés de la vie. Dans son ménage, la prière se faisait la plupart du temps en commun. Les grandes solennités réunissaient la famille entière autour de la sainte Table. III^e et III^{me}

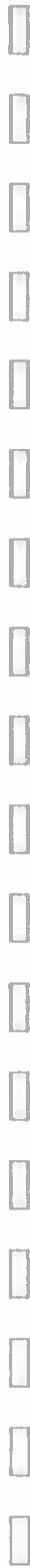


Elle avait fait de l'anniversaire de leur mariage une fête religieuse: ce jour-là, entourée de leurs huit enfants, dont plusieurs avaient atteint l'âge d'homme et que Dieu avait gardés bons et purs, le père et la mère entendaient une messe d'actions de grâces, et tous ensemble prenaient part au banquet sacré.

Après la famille venaient les œuvres; œuvres de zèle, œuvres de charité. Dans ces journées si bien employées, elle trouvait encore de longues heures à donner aux pauvres et à Dieu. Ses quêtes, toujours faites dans les premiers mois de l'année en prévision des obstacles qui auraient pu l'arrêter plus tard, fournissaient annuellement plus de 4.000 f. à notre Asile catholique, et une somme plus considérable encore au budget des Dames de Charité: elle recueillait 500



600 f pour les séminaires. Ces chiffres ont leur éloquence : ceux qui ont accepté quelque fois la mission si pénible et si délicate de demander la charité pour les œuvres, savent ce qu'ils représentent d'ennuis, de rebuts, de sollicitations, de courses et de démarches sans nombre ; et quand, la voyant excédée de fatigue, on l'engagerait à prendre un peu de repos dans l'intérêt de sa santé : « non », répondait-elle, je n'aurais peut-être pas le temps ensuite d'achever ma tâche, et je ne veux, à aucun prix, laisser perdre l'argent des pauvres. » Parfois des quêtes accidentelles venaient augmenter ce travail. Quand les malheurs de l'église l'obligèrent à tendre la main à ses enfants, M^{lle} Abeille fut chargée, avec trois ou quatre dames, de quêter dans sa paroisse pour le St Père.



On n'était pas sûr des dispositions du gouvernement: il fallait agir rapidement, entrer dans chaque maison et frapper à tous les étages. En huit jours, dans un seul quartier de la ville, M^{me} Abeille et ses collaboratrices avaient réuni 25,000 f. Nous savons ce fait au hasard, au milieu de tant d'autres qu'il serait facile de citer.

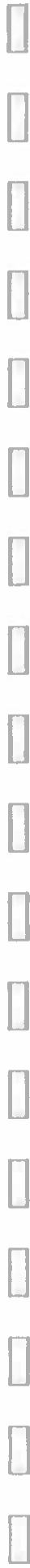
Mais ce n'était là que la partie matérielle de sa tâche, M^{me} Abeille le sentait bien: sa joie était de visiter les pauvres. Comme elle les aimait! Comme elle caressait leurs petits enfants, à qui elle apportait des vêtements, de la nourriture et jusqu'à des jouets! Comme elle gâtait leurs malades qu'elle entourait de soins délicats et tendres, jusqu'aux jours de leur convalescence, et, quand Dieu voulait les appeler à lui, comme elle savait les consoler,



35

les encourager, leur faire désirer et espérer ce
ciel, où toutes les douleurs se changent en allégresse
où toutes les résignations trouvent leurs récompenses.
Comme elle aimait surtout les âmes, âmes
d'enfants et de jeunes gens, poursuivies et guettées
par les agents du mal, âmes de pauvres, égarées
par la misère, attirées par de mauvais conseils,
égérées par de funestes doctrines! Beaucoup
lui doivent leur salut éternel, et elle eut souvent
ce bonheur suprême de faire arriver jusqu'à
la couche des mourants la bénédiction du prêtre
et le pardon de Dieu.

Ce serait faire de M^{lle} Abeille un portrait
inachevé que de taire un des sentiments les plus
forts qui aient fait battre ce cœur généreux. Française,
elle aimait ardemment la France, droite et pure elle aimait
les lys et le drapeau sans tache qui représen-
tait pour elle, dans le passé et dans l'avenir,



la grandeur de son cher pays. Elle éprouvait, pour l'admirable Prince qui la tient d'une main haute et sûre, un véritable enthousiasme. Son buste, son portrait occupaient les places d'honneur dans la chambre et dans le salon. Elle mettait, à défendre et à propager ses convictions, toute la chaleur de son âme.

Une maladie inattendue vint attaquer tout à coup cette existence si bien remplie. A peine âgée de 47 ans, active, énergique, habituée à ne pas s'occuper d'elle-même, M^{me} Abeille ne comprit pas le danger. Cependant le mal croissait, les douleurs devenaient de plus en plus fréquentes et cruelles. M^{me} Abeille reçut les derniers sacrements : avec sa foi vive et sincère, elle se prépara à la mort, sans la croire, hélas, aussi prochaine. Le lendemain de ce jour, une courbe agoni- la saisissait



au milieu des siens qui entouraient sa couche,
et quelques moments après, tout était fini !...

Et maintenant un vide immense s'est fait
dans ce petit monde qu'elle animait de sa
vie ; mais ceux qui l'ont connue, ceux qui
l'ont aimée ne l'oublieront jamais ; ils ont
tous le cœur plein d'elle. Les pauvres la
bénissent ; la mère désolée, les parents, les
amis, conservent en pleurant le culte de
cette chère mémoire ; les enfants travaillent
et prient pour être dignes d'elle. L'époux
renferme sa douleur dans son âme ; il vit de
souvenirs et d'espérance ; il attend dans
l'accomplissement de ses devoirs de père, le
jour où, sa tâche finie, il retrouvera, pour
ne plus la perdre, celle qui fut et qui sera
toujours la plus chère moitié de lui-même.



Laudate, pueri, Dominum.



Invitete parvulos venire ad me .



Souvenirs de la courte vie et de la mort de mon
cher petit frère et filleul.

(Marguerite.) (1)

Jean Marie Victor est né le 2 Mars 1865.
Ma mère était très fatiguée depuis sa dernière
couche, aussi craignit on beaucoup pour la vie
de ce cher petit. Mon père le recut dans ses bras,
sur le canapé de la chambre de maman, et, comme
il respirait avec peine, le médecin se hâta de lui
donner l'eau. Le lendemain il fut porté à l'église
où on l'ondeyoa sous condition. J'étais au sacri cou,
ce qui avait permis à ma famille de me cachar la
grossette de maman: de qui sa délinance fut

(1) plus tard: épouse POUCEL



comme à Paris, ma bonne tante Gabrielle vint elle-même m'annoncer que j'étais marraine du nouveau venu. Une fois bien convaincue de la vérité de ce qu'on me disait, je me livrai la joie. Hélas! qui m'aurait dit alors que, moins de trois ans plus tard, je quitterais le sein de ma tante pour pleurer le cher petit dont je jetais l'avisée! . . .

Depuis le 1^{er} Mars jusqu'au jour de ma sortie de pension, 8 août, une seule idée me préoccupait, Victor! . . .

En arrivant au Portail Vert, je montai directement dans la chambre de bébé; Elise vint à ma rencontre se tenant dans ses bras. Il avait alors cinq mois, il était fort pour son âge, quoique le travail des dents (il en avait deux), l'eût beaucoup fatigué. Ses grands yeux d'un bleu gris avaient un air de bonté; en effet, il souriait toujours,



43
allait avec tout le monde et se plaignait que
quand il souffrait, ce qui, malheureusement,
n'était pas rare.

Quelques jours après mon arrivée, on fit
le baptême, puis le choléra nous força de
partir pour Gorgues. La chaleur y était ex-
cessive; mon cher petit fut couvert de rou-
-geurs & le travail des dents devint plus pénible.
Maman qui le nourrissait, fut aussi très-
fatiguée.

Pendant notre séjour chez ma grand-mère
il perça plusieurs dents, et, en arrivant à
Marseille, nous fûmes fiers de voir qu'il
était plus avancé que les enfants de son âge;
il disait: papa, maman, bien d'autres petits
mots, et reconnaissait tous ses frères par
leurs noms.

À dix mois Victor se tenait droit



tout seul : à un an dix jours, il allait d'un bout de la chambre à l'autre ; il venait gratter à la porte de papa où j'étudiais mon piano. Ne pouvant résister à cette voix si douce qui appelait Mimi, je me dérangeais pour l'embrasser. On l'avait châssé le Samedi-Saint.

La petite mimi devenait tous les jours plus jolie et plus intelligente : ses yeux bleus prenaient plus d'expression et de douceur. Ses cheveux blonds et bouclés accompagnaient parfaitement cette charmante figure. À Pâques, les collégiens au firent leur joujou ; les vacances finies, mes frères repartirent. C'était le Mardi de Quasimodo, nous venions de rentrer, j'étudiais mon piano, lorsque j'entendis la voix d'Elisa qui demandait de l'aider : je courus à la chambre de



nord en faisant mille conjectures. Mon
 cher petit était étendu sur le genou de
 maman, pâle, les yeux fixes, la bouche
 pleine d'écumes. Je me jetai toute en larmes
 aux pieds de ma Sainte Vierge, la suppliant
 de nous laimer ce cher ange, puis j'envoyai
 porter un cierge à la Trinité. Quand papa
 & le docteur arrivèrent, la convulsion avait
 cessé et il me restait plus à l'enfant qu'un
 peu d'inquiétude et une grande joie.

Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous exaucé?

Nous m'avez accordé un an de bonheur,
 pour m'élever une douleur plus grande

encore! - Peu de jours après (27 mai)

maman se décida à le lever, mais

vous l'accompagnâmes partout à la
 promenade.

Dès l'entrée de l'hiver suivant, je



Je me chargeai de le garder pendant son
sommeil de l'après midi. C'était mon
meilleur moment. J'admirais ce front
si pur seulement on voyait l'innocence de
son âme; j'écoutais sa respiration, puis
je fermais les yeux et je rêvais éveillé: mon
cher petit grandissait dans mes pensées.
C'était sur mes genoux qu'il apprenait à
lire: son catéchisme lui paraissait facile,
j'assistais à sa première Communion: il
était le plus recueilli de tous. Aussi
intelligent que pieux, c'était lui qui
remportait les prix de sa classe. Il
m'aimait d'un amour tendre, et
en cela, mon rêve n'est pas trompé!

L'autre soir, je me croyais à mon
lit de mort; un jeune homme blond



était à côté de moi, me consolant, priant,
 puis, le sacrifice accompli, il me fermait les yeux.
 Hélas! C'est moi qui de rais assister à son agonie!
 Qui compte sans Dieu bâtit sur le sable! . . .

Son sommeil était doux: il se levait sur son
 berceau, tendait ses petits bras et demandait à
 boire. - Le Mardi gras, toute la famille était
 réunie à la maison; je le descendis, encore tout
 chaud et tout rose; il dit bonjour à tout le
 monde et s'amusa à sa vanne. Il m'apporta
 son morceau en me disant: "tiens, c'est pour
 s'offrir de la sauciguon, et, comme j'en dis que
 je n'en voulais pas, il se recuit à sa place.

Le 2 Mars il avait deux ans, mais on lui
 en aurait donné davantage pour sa taille et
 son esprit. Il n'était vraiment pas possible
 de voir un enfant plus beau. Nous lui



dourrisse souvent des commisaires, dont il
s'acquittait fort bien. Notre cousin Berlin,
chez qui nous nous trouvions un jour, dési-
rant parler à la femme de chambre,
appela Victor: "Va trouver Jeanne et tu
lui diras: ma tante dit que vous venez."
Nous crûmes qu'il allait répéter mot à mot,
et nous fûmes fort étonnés de lui entendre
dire: "Jeanne, ma tante vous demande."

Mais si l'esprit de notre chéri était
développé, son cœur l'était encore davantage.
Il ne pouvait résister au pauvre sou,
nous demander pour lui un petit sou. Ce
sou, c'était sa récompense quand il dormait
bien la main dans la sue. Il me la récla-
mait du plus loin qu'il voyait un malheu-
reux, et la lui remettait en disant: "Tenez,



47
« c'est pour acheter un petit morceau de pain, »
et les pauvres bénissaient ce cher ange qui,
sans connaître la souffrance, compatissait avec leurs

Comment dire toutes les amertumes qu'il me
faisait ! Il passait ses petits bras autour de
mon cou, me regardait avec des yeux qui voyaient
perçaient l'âme et disait de sa voix si douce :
« Victor aime Guitta, tout son cœur ! » puis il
laissait tomber sa tête sur mon épaule et
restait en murmurant immobile. Oh ! quelle joie
je ressentais alors ! Bonheur trop pur pour
cette terre ; bonheur qui ne s'est fait oublier
les plus grandes peines. Nos cœurs se compre-
naient ! Maintenant que le diable a cessé de
batter, moi je pleure, mais je l'aime toujours.
Pense-t-il à moi ? L'espère qu'il fait plus,
qu'il prie. Oh ! qu'il prie, a cher ange,



jour que je le vois dans l'autre monde
puisque la mort seule finira notre sépara-
tion; la pensée qu'il est heureux et que je
pourrai le rejoindre adoucit seule mon
chagrin.

Quelquefois il grimait seul sur
une chaise devant la fenêtre, ce qui me
faisait trembler: "Victor veut voir Ma-
"dame de la garde." Tous les jours à midi
il écoutait l'Angelus. Le Mercredi Saint
tout le monde mangia du pain sec, même le
pauvre petit qui ne s'en plaignit pas: "bon
" Jésus est mort." Mais il ne s'en fut pas de
même quand il fallut dîner sans avoir entendu
l'Angelus: "Madame de la garde qui bouce
" pas." disait-il en pleurant.

Un jour nous nous arrêtâmes à St. Charles.



Notre cher petit, si naïf, si gâté, se mit à genoux, fit le signe de la croix et ne revint plus jusqu'au moment du départ. D'instinct, son respect pour le lieu saint nous était déjà connu. Le Samedi Saint, avant de le mener à la messe, nous lui avions bien recommandé le silence: aussi, en entendant la musique, il s'était écrié indigné: « Oh! ils chantent! » Le lendemain, il avait dit à M^{re} l'abbé Pagan de Hugery qui quêtait pour le saint Père, en faisant un geste de la main: « taisez vous! » si distinctement que les voisins n'avaient pu s'empêcher de rire. En sortant de l'église, nous rentrâmes. Je ne me doutais pas que je venais de me promener avec lui pour la dernière fois.

Cette semaine en effet le petit fut



très fatigué. Il était brûlant et se plaignait
beaucoup. Bientôt de petits boutons parurent
et la rougeole se déclara: Pierre la prit
en même temps.

La maladie suivit son cours, sans
que nous eussions de sérieux motifs d'in-
quiétude. En conséquence mon grand
père & mes tantes songèrent à leur voyage
de Paris. Mon père devait les accompagner
jusqu'à Villefranche où il comptait
arriver à la première Communion
d'Auguste. Le départ fut fixé au
Mardi 28.

Vendredi Victor se plaignit de
fièvre. Il était très chaud. C'est dans
la nuit du Samedi au Dimanche
que commença cette affreuse toue.

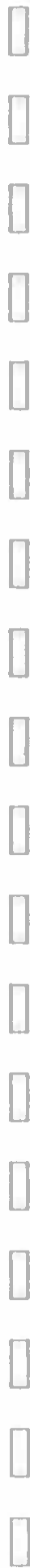


maman fut fort effrayée à la pensée du
 Croup. Mais le médecin assura que les vers
 seuls mettaient l'enfant dans cet état, et
 promit de revenir.

Chéri fit ce jour-là sa prière avec
 recueillement, les mains jointes. J'étais
 tentée de m'agenouiller moi aussi devant
 cet ange en prière! . . .

Le lendemain Lundi, M^{re} R^{xxx}
 vint à 9 heures. Maman le pria de
 regarder le gosier. «Madame, répondit-il,
 je le ferai jusqu'à vous le dirai, mais
 je ne le crois nullement nécessaire.» À
 peine eut-il plongé sa main dans la
 gorge de l'enfant que sa figure se rem-
 brunit: «faites monter les autres», dit-il,
 puis il prescrivit une potion et sortit.

27/05



Ainsi, c'est après avoir laissé souffrir
l'enfant au jour et une nuit qu'il
commence à soigner une maladie
souvent mortelle à son début et dont
les premiers symptômes, nous aurions
frappés! Négligence incompréhensible!
Dieu qui voulait cet ange l'a-t-il
aveuglé? Hélas, il est impossible
de ne pas le croire!

M^{lle} R... revint à 11 heures; même
figure, même silence. On se hâta
à parler du voyage de papa. « Comment,
demanda-t-il, M^{lle} Hélène compte
partir? — C'est donc grave? » demanda
maman avec angoisse. — « Très grave,
Madame. » Et il sortit. — La tristesse
était sur tous les visages, c'est à peine



si l'en toucha au dîner. Maman pleurait.
Le petit joua encore un peu, mais il ne
voulait plus aller qu'avec elle, Eliza et moi.

La nuit du Lundi au mardi fut
peut être ma plus mauvaise. Maman
fit venir M.^r le Curé de St. Charles de venir
le bénir. Il entra dans la chambre du
malade: maman lui dit en pleurant:
"mon enfant Nina, n'est ce pas? Dit
"moi qu'il Nina! — Madame, les décrets
"de Dieu sont impénétrables, confiez vous!
"— Mais peut on revenir de cette affreuse
"maladie? — On en revient très bien, et
"j'en suis la preuve vivante." Chéri avait
touché la main au bon prêtre qui s'était
retiré après avoir dit quelques prières. —
Depuis que la maladie de Victor était



commune, c'était une saignée continue.
Bonnie maman, mes tantes, mes cousins
de Berlin ne quittaient pas la maison:
on se tenait dans la chambre de papa.
Non seule Eljia, dont le bon cœur se
monte dans toutes les occasions, allait et
venait de la cuisine à son étude.

Dans l'après midi du mardi, Péter 06/04
eut une crise d'oppression très forte: nous
craimes qu'il allait mourir. M.^r R...
dit en effet que le mal, qui avait sta-
tionné jusques là, empirait. Il ordonna
une potion de brasse. La première et
la seconde cuisinée ne parurent rien
faire; mais à la troisième, Chéri sortit
de son assoupissement et demanda
"Ma doct, pour jouer aux cartes." Je



57
fis avec lui plusieurs parties de bataille.

Il sortait ses cartes, l'une après l'autre, secouait son jeu pour les égaliser, et, comme je lui dis qu'il avait gagné un sou, il me tendit sa petite main.

M.^r M... parut très content: « cet enfant
« n'est plus le même; on aurait cru qu'il
« allait rendre le dernier soupir, et le voilà
« plein de vie. » Chéri fit très bien tourner
une pièce de 10 sous et lui toucha la main.
La partie fut continuée de deux en deux
heures et je me livrai à l'espérance. Hélas,
ce ne fut pas long. Après avoir pris un
peu de bouillon, il fut plus fatigué.
« Si ma fille était en cet état, dit le médecin,
« je ne me désespérerais! — vous le croyez donc
« tout à fait perdu, » demanda maman.
« — Tant qu'il y a un souffle de vie, il



« faut espérer. Je m'acharne à la guérison. »
Je priai qu'on me laissât veiller, ce
qui me fut refusé. M.^r R... avait
passé à 10 heures du soir, promettant
de revenir à 5 heures du matin. J'allai
donc me coucher et je revai les choses
les plus affreuses. Vers minuit, j'entendis
papa qui sortait de sa chambre. Je
descendis. Chéri avait des quintes terribles.
Elzéar alla chercher le médecin qui
répondit: « je n'ai rien à faire; continuez
les potions. » Je me maintais le cœur serré,
les yeux remplis de larmes. À 2 heures,
je redescendis. Elzéar ramena M.^r R...
Chéri ne toussait plus, ne parlait plus,
il était immobile et sa respiration
hâletante s'entendait de l'esalier.



« Il va mourir », disait mon père; « ne le
 « touchez pas », disait ma mère; « pauvre
 « enfant! Il ne peut plus respirer!
 « Mon Dieu! si je l'entendais tousser!»
 Pour la seconde fois on se fit recoucher
 Et C. H. la crise était passée, mais le Mé-
 decin n'avait point d'espoir. « Il est
 « moins mal que cette nuit », dit-il. « Est-
 « il désespéré? — Bien mal, oui! Déses-
 « péré, non. » On lui donnait, entre
 ses frictions, un peu de sirop de fram-
 boise tiède qu'il buvait très volontiers.

Le Mercredi matin, veille de l'Assommoir,

j'allai me confesser et je demandai
 des prières à M.^{re} le Curé qui me
 répondit: « le regard de votre petit père
 « m'a fait impression; on voit son

25/61



« petit cœur dans tout son être. C'était
« une âme sensible qui aurait trop
« souffert dans ce monde. Le bon
« Jésus a voulu lui épargner bien
« des peines. » Dieu avait-il réfléchi à
son serviteur qu'il voulait et ange?
C'est possible. Je m'en fus, plus tôt
encore que je n'étais venue.

Dor avait préparé dans le petit
salon un lit pour maman et un
canapé pour moi. Maman s'était couchée
sur un fauteuil et donnait ses potions,
Elisa gardait le petit.

Oh! quel nuit affreuse, terrible!
Celle toux rauque nous fendait le
cœur en lui déchirant la poitrine.
Maman se retournait, soupirait,



61

je lui entendais dire: « mon Dieu, mon
« Dieu, que votre volonté soit faite! » Et moi
je murmurais: « c'est mon bonheur, la
« consolation de mes parents, Seigneur,
« éloignez de nous ce calice! » La toue essait,
ingénûment, nous nous levions. Étendu sur son
petit lit, les yeux levés vers le ciel, Victor
ouvrait la bouche pour retrouver la respiration
qui lui manquait.

At 5 h. nous allâmes à la messe. La 29/05
communian me rendit un grand calme.
Il me semblait entendre: « il n'y a rien! » Et, à
peu à peu, une faiblesse que Dieu a
voulu jeter au dernier moment en chemin
de l'espérance? Était-ce la voix de la nature
qui ne pouvait se résoudre à quitter un
enfant chéri? Je ne le sais.



À 9 h. M^{re} R... administra deux
potions violentes qui produisirent bien-
tôt leur effet : l'enfant se tourna plus,
mais il se tordait de coliques; il voulait
crier et la voix s'arrêtait dans son gosier
malade. C'est à peine si l'on pouvait dis-
tinguer au mouvement de ses lèvres qu'il
disait : « mal, Victor a mal ! »

Oh! c'était navrant! Heureux ceux
qui partent! Ils oublient leurs souffrances.
Malheureux ceux qui restent! Ils ne peuvent
peiner aux êtres chers qu'ils ont perdus sans
se rappeler ce qu'ils ont souffert.

On administra la potion et les douleurs
se calmèrent. Elise était descendue
depuis dix minutes; Victor la demanda
trois fois. La pauvre fille remonta en



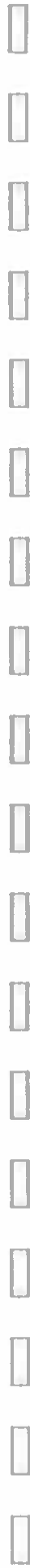
6

pleurant : " je serais bien, dit-elle, qu'il
" était très mal ! " Je le luiendis pour ne
plus le reprendre. On le mit dans son lit.
Papa se cogitait : " c'est un enfant perdu. "
Moi je pleurais en silence en contemplant
ce petit village qui ressemblait à un
cadavre. Maman nous éloignait : " laisse
" lui son air ; comme enfant, il ne peut
" pas respirer ! " Qui'ils sont ignorants et
présentement ceux qui ont confiance en
eux-mêmes ! Nous avions donné notre vie
pour cet enfant, et nous étions impuissants
à lui rendre un peu d'air ! - Papa
compreneant que tout allait finir, rappela
à sa mère qu'elle était en ceinte de six
mois ; il lui ordonna de descendre et à
moi de la suivre, me faisant comprendre



que mon devoir était de rester près d'elle.
Oh! alors j'avais bien peu d'espoir! Le
matin, nous parlions encore de sa guérison,
du pèlerinage promis à Joss, de ses pe-
tits habits blancs, qu'hélas il ne devait
plus quitter. Qui, à ce moment, aurait
osé parler de guérison?

M^{re} R... à 2 h. ordonna de sur-
prendre les remèdes et de lui donner ce
qu'il devrait. À 5 h. on reprit la
potion du matin. À 6, papa descendait
dans une grande agitation: « qu'est-ce
que c'est que cette drogue? Je la jeterai
par la fenêtre! Mais c'est affreux, de
voir ainsi souffrir un enfant! Nous
serons trop heureux s'il vient à cette
crise! » On avait décidé que maman



coucherait au 3^e elle se désolait à la
 pensée de ne pouvoir le soigner. Elle
 cassa la pation. Chéri était mal partout.
 "là" disait il en montrant son front, il
 à peine y était il, "là" et il en désignait
 un autre; mais ses yeux étaient toujours
 pleins d'intelligence; il comprenait
 tout et reconnaissait les pations quoi-
 qu'on les eût souvent changés de vers.
 Et M^{me} R... le trouva toujours de
 même. "Comme il lutte! dit-il, je
 lui ai mis du souffre dans le gosier."
 C'est alors que notre cher petit commença
 à parler: "Victor veut monter la chaudière
 changez Victor." Et, comme on disait: il
 est trop mal, il répéta: "Victor veut
 une chemise toute propre." On s'efforça



ce désir. Puis, voyant sa femme qui
pleurait, il lui ferma les yeux avec sa
petite main brûlante. Un cœur pareil
n'était pas fait pour la terre!... Peu
à peu, ses forces s'affaiblirent, sa respi-
-ration devint plus rare et moins forte,
ses yeux se firent vers le ciel. À ce
moment, l'ange se leva, et Jean
entraîna son père pour dire avec lui
la prière indignée. Quand ce fut fait,
Jean, voyant approcher la mort,
prit l'enfant et l'arrêta sur le coup.
« C'est ici que je le rends au moment de
» sa naissance, dit-il, c'est ici que
» je le rends à Dieu! »

Chéri poussa un soupir, puis
un second... c'était la belle âme



6

qui s'envolait vers le ciel. Il me l'a pas
voté, comme disent bien des gens: il l'a
gagné par ses souffrances, souffrances qui
n'avaient aucun péché à expier. Eljear
était descendu en pleurant: « bien mal, »
nous avait-il dit. — « Tu crois qu'il va
» mourir? — oui! » Papa vient bientôt nous
» avec une triste nouvelle: « c'est fini »
dit-il. — « Comment, il est mort? disait
» maman — je ne le verrai plus? — Plus
» qu'au ciel! » Oh quel déchirement! Il
faut avoir perdu un être bien cher pour
se comprendre.

Nos parents furent bientôt près
de nous: quand survint le fait, les cœurs
se rapprochent plus encore. On n'était
pas des pleurs, mais des sanglots.



« Ma mère a d'autres enfants, pressai-je,
« et moi je n'avais que lui seul, c'était
« mon fils unique, aucun d'eux ne
« remplacera le bien; aucun ne
« me me garantira aucun dou. Pourquoi
« me l'avoir enlevé, Seigneur? » Mais
« bien tôt un doux pain rempli mon
« âme. Il me semblait le voir rayonnant
« au milieu des anges et l'entendre me
« dire: « ne pleure pas, ma sœur, je
« suis heureux et je prie pour toi. Sur
« ta tête, mon cœur avait bien peu de
« pain, dans sa petite enveloppe, et
« maintenant, je suis tout esprit, je
« connais l'étendue de l'affection que
« tu m'avais vouée, j'interdis pour
« toi! » Je me tais tout de suite embas
- Sur



ce cher petit corps que je ne devais plus voir
 en ce monde. Il était pâle, les yeux cernés
 ouverts, les traits un peu tirés, mais non
 contractés : il est resté le même pendant les
 trente-six heures que nous l'avons gardé.
 Je demandais à l'habiller; on me refusa
 cette grâce

le 30 mai

juin 1869.

Marquerite ABEILLE avait 19 ans - Elle devait épouser Benjamin POUCAL





Hic sequentia legimus quocumque iuris.



Victor Marie Auguste Abille

Né 30 octobre 1855, décédé le 11 Septembre
1895 dans sa 20^e année. Membre de la
Compagnie de Jésus.

(Notes de son père.)^x

Il est des âmes privilégiées qui traversent
la vie sans toucher à ses souillures, et, pour ainsi
dire, sans en avoir éprouvé les dangers. Simples,
purs, aimantes, mais voilés par la modestie
Christienne, elles passeraient inconnues de ceux
même qui les entourent, si l'on ne respirait
autour d'elles un parfum d'innocence et de sainte-
té qui les trahit: ce sont les anges de la terre.

Auguste était une de ces âmes; il devait

^x Jean Victor Heuri A.B. 11.10



être le petit frère des Louis de Gonzague, des
Jean-Berchmans, des Stanislas Kostka, et com-
me si Dieu eût voulu lui sourire dès sa venue
au monde, il permit qu'elle rappelât par quel-
ques traits la naissance bénié de l'Enfant Jésus.

C'était le 30 Octobre deux jours avant
la Toussaint, époque vers laquelle nos compatriotes
quittent en général leurs habitations d'été. Les
premières bises de l'hiver se faisaient sentir,
et nous avions fait nos préparatifs pour revenir
à Marseille. Déjà tout ce que la maison de
campagne contenait de vêtements, de linge et
de menus objets à l'usage journalier de la
famille avait été emballé et envoyé dès le
matin: déjà le seuil était passé, la grande
porte fermée, et nous nous dirigeions vers la
voiture qui devait nous emmener tous, quand



ma femme fut surprise à l'improviste par les douleurs de l'enfantement. Il fallut rentrer dans le logis vide où tout manquait; la ville était loin, et nous ne pouvions attendre que le lendemain soir au plus tôt nos paquets qui y avaient été portés d'avance. Nous empruntâmes aux voisins du village les choses les plus nécessaires: la bergère prêta ses draps et ses linges, une bonne paysanne, appelée en toute hâte, vint recevoir l'enfant sur ses genoux. Le froid au dehors, au dedans un dénuement momentané, et l'humidité autour d'une couche empruntée, tout réveillait dans nos esprits le souvenir de la crèche de Bethléem. (1)

Notée petit Auguste grandit; jamais enfant n'avait donné moins de peine. Nous l'entendions rarement pleurer. Quand l'hu-

(1) Plus tard nous revînons à nous rappeler ces détails, et l'on disait souvent dans la famille subsequitur ut in crèche l'empereur Jésus!



fixée pour son sommeil était venue, on le couchait dans son bureau, on le laissait seul, et, souvent longtemps après, nous le retrouvions les yeux grands ouverts, souriant à ceux qui venaient le prendre. Plus tard, il jouait gaîment avec ses frères et sœurs; mais sa joie n'avait rien de bruyant; point de cris, point de colère, point de caprices. Quand on le pressait à bout pour éprouver sa patience, il finissait par se couvrir le visage de son petit tablier et s'en allait; c'était la seule marque de mauvaise humeur qu'il pût donner.

Après quelques années passées dans une institution de Marseille, il alla rejoindre ses deux frères aînés au collège des Pères Jésuites de Bourg. Je n'ai pu dire qu'il repardit par son obéissance, sa piété douce, son af-
- future



franchise, son amour du travail, avec des soins qui lui étaient prodigués. Chacun l'aimait, ses camarades comme ses maîtres, et, quand venaient les vacances, il ne regagnait jamais la maison paternelle que chargé de prix et regretté de tous.

A seize ans, il avait fini ses études et subi honorablement, avec son frère Charles, l'épreuve qui les termine. Tous deux revinrent faire leur droit à Marseille, et je leur recommandai de réfléchir pendant ce temps au choix de la carrière qu'ils devaient embrasser. La première année s'étant écoulée sans qu'ils eussent pris de décision à cet égard :

« Eh bien, leur dis-je, passez cette année encore, et, si vous ne pouvez vous arrêter à aucun parti, vous irez l'un et



« l'autre faire une retraite de huit jours dans
« une maison religieuse, pour savoir ce que
« Dieu demande de vous. »

Je continuai pendant ce temps à étudier
mon petit Auguste. C'était toujours la
même nature calme, paisible, sémillante.

À sa physique, il était moins grand et moins
robuste que ses frères; mais ces apparences
déliées cachaient une santé excellente.

Il n'était jamais malade. Aucun mar-
-che ne le fatiguait. Je me rappelle l'avoir
vu entreprendre au mois d'août, par une
chaleur torride, des courses de dix à douze
heures à travers les rochers qui bordent nos
côtes, sans qu'il parût s'en ressentir.

À sa moral, il était doux, obligeant,
un peu timide. Bien qu'il causât et rit



volontiers avec nous, la présence d'un étranger
 suffisait pour le rendre silencieux et réservé.
 Il se bornait alors à répondre aux questions
 qui lui étaient faites; mais sa physionomie
 ouverte, son regard, son sourire laissaient
 voir jusqu'au fond de son âme. Plusieurs
 de mes amis, qui l'avaient à peine entrevu,
 en étaient restés frappés: "quel enfant
 "vous avez là!" me disaient ils, "on le prendrait
 "pour un ange!"

C'était une âme charmante. A l'âge
 des plus dangereuses passions, il était resté
 pur et serene comme une jeune fille.
 Il n'y avait pas de lutte chez lui. Le jeunne
 ressemblait à la première enfance. Intel-
 ligent d'ailleurs, autant qu'un qui que ce
 fût, il vivait au milieu du monde sans
 voir le mal et sans



être tenté de le regarder.

Cette douceur n'excluait pas le courage. Un jour, il fit à l'école de gymnastique un châtiment dans laquelle il se torda l'avant bras. Nous sûmes depuis que la douleur l'avait fait évanouir sur le coup. Le soir, je m'aperçus à table qu'il se servait de la main gauche, tenant la droite dans son gilet; il répondit à mes questions qu'il était tombé et s'était sans doute foulé le poignet. L'empêcha que le lendemain en voyant sa main enflée que je pressais à l'envoyer chez un médecin. Son frère Emmanuel, qui l'avait accompagné, revint tout ému me dire qu'Auguste avait le bras cassé et qu'il s'était trouvé mal pendant qu'on le lui pansait. Mais lui resta calme et souriant comme s'il n'eût éprouvé aucune douleur, et, sans les soins que



l'on était obligé de le tenir à son bras, personne
 ne se fut rappelé l'accident qui lui était arrivé.
 Il évitait soigneusement d'en parler.

Les plaisirs de la cascade ne l'avaient point
 attiré pour lui. Sa mère et ses sœurs lui ayant
 demandé plusieurs fois de les accompagner dans
 quelques soirées intimes, l'enfant s'y prêta de bon
 gré; mais quelque effort qu'il fit sur lui-
 même, il ne put secher un seul instant l'ennui qu'il
 éprouvait, et l'on vint à lui demander ce
 qu'il faisait. En revanche, il était sans cesse avec
 moi, m'accompagnant dans toutes mes courses,
 accourant, quand j'étais parti seul, de peur qu'il
 ne m'entendrait rentrer. Son passe-temps préféré était
 le dessin, pour lequel il avait beaucoup de goût
 et quelques études, au nombre desquelles la géogra-
 phie occupait une place de prédilection. On voit



dit qu'il se considérait déjà comme un futur missionnaire. Sa piété se soutenait et semblait même augmenter avec le temps. Il commençait tous les huit jours et faisait partie de diverses œuvres. Le directeur de sa conscience ne l'appelaient que son petit Louis de Gonzague.

La seconde année de droit finie, Charles ne demanda à continuer ses études pour entrer plus tard dans la magistrature. Au-
guste était plus indécis que jamais. J'énumérais devant lui toutes les carrières dans lesquelles il eût pu entrer, aucune ne lui convenait; en réalité il ne convenait à aucune.

Comment de fait-il, m'étais-je dit quel-
quefois, qu'étant si connu il paraît l'être
peu, pour la vie religieuse, il ne s'en



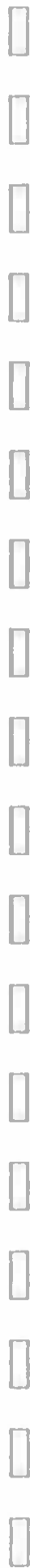
ait jamais parlé, et que l'idée même ne sem-
 ble pas lui en être venue! Il lui manque
 sans doute la fermeté d'esprit nécessaire pour
 prendre un parti énergique.

Cette fermeté, cette énergie, les méditations
 de la retraite devraient les lui donner, ou
 plutôt les réveiller en lui.

Vers la fin des vacances, il allait,
 comme nous en étions convenus, s'informer
 pour huit jours chez les R. Pères jésuites
 d'Aix. Nous le revîmes au bout de ce temps,
 il était ému, embarrassé. Je l'emmenai dans
 mon cabinet:

« Alors, mon Auguste, lui dis-je,
 que comptez-vous faire, et que t'a dit le
 bon Dieu? »

Il se mit à fondre en larmes: « Vous



"Me comprends," fit-il à demi voix.

Je l'embrassai tendrement: "je crois
"te comprendre en effet, mon ami; mais il
"s'agit ici de tout ton avenir. J'ai besoin
"que tu t'expliques toi-même.

— " Eh bien! Je veux entrer chez les Jésuites!

— " As-tu bien réfléchi? N'auras-tu pas
"de regrets? Es-tu sûr que c'est là ta vocation?

— " Oui, c'est ma vocation, c'est bien la
"Volonté de Dieu! J'y avais pensé souvent,
"mais il fallait vous quitter, et je n'en
"sentais pas le courage. Maintenant, je
"suis décidé, mon père, et, si vous y consentez,
"je m'entrerais chez les Jésuites. "

Comment dirais-je ce qui se passa
en moi? Mes yeux se remplirent de larmes;
ce fut un mélange inexprimable de joie

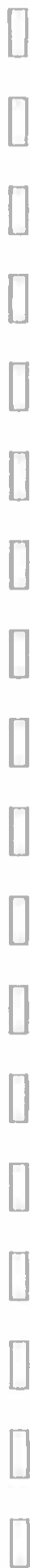


et de douleur. D'un côté, il me semblait
 qu'on m'arrachait une partie de moi-
 même; j'ignorais, hélas! que la Providence
 allait bientôt me demander de plus deus
 sacrifices!) de l'autre, je sentais que le
 bonheur de mon enfant était à terre. Il
 devait, il est vrai, s'éloigner de nous; mais
 bien des carrières séparent les jours, ceux de
 deux familles pour les jeter au milieu d'un
 monde indifférent et dangereux; et lui,
 allait trouver une famille nouvelle, affec-
 tueuse et paisible, aussi parfaite que peut
 l'être une société humaine; nous le re-
 verrions d'ailleurs de temps en temps, selon
 toutes les probabilités. — Son caractère, docile,
 mais un peu irrésolu, avait besoin d'une
 direction; il la trouvait là, paternelle et sûre.



sa vie était désormais affranchie de ces misé-
rables luttes d'intérêts, de ces préoccupations de for-
tune qui lui étaient si profondément antipa-
thiques, et qui tiennent, pour nous le savons ou
non, une si grande place dans la nôtre. En un
mot, il entraît dans sa véritable voie, la seule
qui doit se rendre heureux en ce monde; au
delà, je voyais certain le salut de cette âme pour
laquelle j'avais tout donné. J'étais moi-même
exaucé dans mes plus chers desirs, car, depuis
la naissance de mes enfants, je n'avais cessé
de demander à la Providence de nous faire cette
grâce que l'un d'eux au moins se consacrait
dans l'état religieux au service et à la défense
de l'Église.

Je n'hésitai pas un moment; j'aurais
je d'ailleurs refusé mon consentement, si ce



deyant parlé? J'écrivis immédiatement à ma femme alors à Paris; sa réponse fut celle d'une chrétienne et d'une sœur; nos deux cœurs n'en faisaient qu'un; comme moi, elle rendait grâce en pleurant.

Vint le tour de la famille; nos bons parents, âgés déjà, eurent plus de peine à se résigner. Quelle que fut leur tendresse pour nous, aucun d'eux ne connaissait mon enfant comme moi. Ils virent dans sa décision, non point les conséquences naturelles des dispositions que Dieu avait mises en lui dès son enfance, mais l'effet d'un mouvement de femme comme en ont parfois les jeunes gens. Cette retraite qui, en l'isolant pendant quelques jours de tout bruit, de toute distraction étrangère, et en lui rendant sa pleine liberté



d'esprit, lui avait permis de lire clairement
dans son âme, était, non point simplement
l'occasion, mais la cause, la seule cause
véritable du parti qu'il prenait tout à coup.
Ils mêmes avaient besoin de se faire à l'idée
d'une séparation dont ils s'espéraient la porte.
Enfin l'état religieux les effrayait; ils en
comprenaient les renoncements, sans en
deviner les joies; il fallait donc attendre
encore; on en reparlerait dans le courant
de l'hiver.

Nous envoyâmes Auguste rejoindre
sa mère à Paris, où ils passèrent un mois
ensemble. Au retour, il recommença à me-
ner au milieu de nous sa vie habituelle;
mais il était aisé de voir que ses pensées
étaient ailleurs. Comment eût-il pu s'en
—prendre



quoique ce fût, lui qui était résolu de tout
quitter !

Rependant l'hiver s'écoulait et rien
n'était changé dans les idées et les impres-
sions de la famille. Certain j'avais tenté
de lui écrire sous un jour mais : et triste
la vocation de notre Auguste : il était déjà
question de renvoyer son départ à un époque
plus reculée, alors que tout retard se prouvait
évidemment que rendre la séparation plus
difficile. — Que ces lettres furent pénibles !
Je voyais la douleur des miens, j'aurais
voulu les consoler à tout prix et cependant
je comprenais que le salut de mon enfant
était là ! Lui-même souffrait ; il désirait
ardemment mettre un terme à cette épreuve
trop prolongée, cruelle pour lui, inutile, hélas !



pour tous.

« Prenez garde, me disait à son tour le
directeur de la conscience, » voilà un
jeune homme inoccupé, ne sachant
plus où se prendre, exposé à tous les
dangers d'une situation servile.
On a vu mille hommes se perdre d'une
vocation se perdre. Le vide, dans lequel
il vit, peut lui être funeste et lui ôter
en fin toute force, pour le jeter, Dieu
sait où ! »

Le père Auguste prit en partie le
sergisme que j'approuvai comme
nécessaire. Il décida qu'il s'éloignerait
sans faire d'adieu, et, vers la fin
de février, je le conduisis au noviciat
de Lourde Saulnier. La bonne et



courageuse mère nous avait accompagnés
jusqu'à Trignon.

Accueillis au noviciat avec une
tendre cordialité, nous passâmes quel-
ques jours ensemble dans cette maison
qui devenait la sienne; puis il fallut
se quitter! En nous embrassant pour
la dernière fois, nous ressentîmes plus
vivement que jamais l'aveu d'un de
sacrifice. Celui qui nous l'avait deman-
dé nous donna de l'aurore jusqu'au
soir.

Je n'ai trouvé les vœux d'entrée, mais
résignés. La première lettre d'Auguste
se ressentait encore des impressions d'au-
lources que mon départ lui avait fait
sés; quelle que fut la pénitence de la



foi, il nous aimait trop pour ne pas
nous regretter. Sa seconde lettre était
toute autre; Dieu le consolait toujours
et commençait à lui rendre ces jours
passés qu'il avait abandonnés pour
lui. Sans avoir eu seul jour de passer
à la famille, qu'il chérissait plus ten-
drement qu'on jamais, il aimait autant
de lui et il se sentait aimé. D'ailleurs
la vie active du noviciat, où les heures
données à la prière, aux récréations,
au travail se combinaient si heureuse-
ment et s'écoulaient si bien les jour-
nées, ne permettait guère à la mé-
lancolie de se glisser dans la maison.
C'était entre ces jeunes gens une émula-
tion continuelle de piété gaie et de



prévenances, affectueuses.

Il faudrait transcrire en toutes ces lettres charmantes où l'enfant s'épanchait avec l'abandon de son âge et de sa nature d'élite. Parfois il racontait l'emploi de son temps, les exercices d'esprit et de corps si variés, si nombreux, que sa cloche sonnait jusqu'à quarante fois par jour; le recueillement et les chants de la chapelle, les récréations prises en commun avec ses nouveaux frères, si aimables et si bons; leurs états de vice contagieux auxquels il mêlait les siens, et les promenades de chaque semaine à travers les collines fraîches et vertes du Jura. L'émotion se gagnait quand il songeait



à ceux qu'il avait quittés, à cette maison
paternelle, si pleine de souvenirs et
de tendresse, où s'étaient écoulés pour
lui de si doux et de si heureux années.
Père, mère, grands parents, frères et sœurs,
amis de son enfance et de sa jeunesse,
il vous nommait tous, il se mêlait
comme autrefois à votre vie, s'agenouillait
à votre table et s'agenouillait le soir
au milieu de vous devant votre autel
de famille. — Plus loin, c'était le reli-
gieux qui parlait: il se voyait avec un
humble étonnement revêtu de cet ha-
bit illustré par tant de saints; il ad-
mirait cette grande faveur, cette élection
miséricordieuse dont il avait été l'objet,
et qu'il ne pouvait, disait-il, comprendre,



et il s'arrêterait dans sa reconnaissance
 source et dans son amour, à la pensée
 de la grâce immense qui lui avait été
 faite. Ses lignes pressées, son écriture
 serrée et fine couvraient ainsi les quatre
 pages auxquelles, il paraissait vouloir
 se limiter. Le même sentiment de
 réserve et de respect pour les usages de
 la maison (usages qui, d'ailleurs, n'avaient
 rien d'obligatoire), ne lui permettait
 de nous écrire qu'une fois par mois,
 et, quoiqu'il nous en coûtât de n'avoir
 de ses nouvelles qu'à de si grands in-
 tervalles, nous nous étions fait un de-
 voir de ne point le presser sur ce point.

Un coup de foudre inattendu vint
 frapper mon pauvre mariage. Ma femme



Quinze ans me fut enlevée par une maladie
rapide qui n'avait eu longtemps que le caractère
d'une indigestion. Au milieu de l'absence
de douleur où j'étais plongée, la pensée de
mes enfants me préoccupa la première. J'é-
crivis à ceux qui ne s'étaient pas avec moi
pour leur demander la bénédiction au
nom de Dieu et de leur père. Leur cœur
me répondit. — Je ne sais pas besoin de dire
ce que fut Auguste; il pleura comme pleu-
rent les saints, en regardant le ciel où il
voyait sa mère par la foi, où il se voyait
lui-même par l'espérance! — Heureux
enfant! il ne devrait pas tarder à l'y re-
joindre!

La dernière lettre qu'il m'écrivit m'en-
tretenait, comme il l'avait de coutume, des prêtres, évê-
— Moments



de la maison. Il me dit, entre autres choses
 et sans insister là dessus, que l'humidité
 l'avait légèrement indisposé, mais qu'il
 était à peu près guéri, grâce aux soins
 dont on l'entourait. Je crus d'abord à
 un simple rhume, mais en finissant la
 dernière page, je m'aperçus que le Maître
 des novices avait eu devoir ajouter: «Note
 » chez Auguste à ce, ces jours ci, une fatigue
 » de gorge qui est maintenant en voie de
 » guérison.» Les quelques mots me firent
 réfléchir; et aurait il eu quelque chose de
 sérieux dans la petite maladie d'Auguste?
 Je lui répondis que je le priais de ne plus
 attendre la fin des mois pour m'écrire,
 et de m'envoyer précédant quelque temps
 un bulletin hebdomadaire de sa santé.



C'était au milieu d'Août. Nous habitions
alors notre propriété de S^t. Marguerite. J'étais
allé passer la journée à la Candolle, cette autre
campagne où Auguste était né. Mon père
vint m'y rejoindre vers le soir. Je m'aperçut
que le médecin du noviciat, voyant la maladie
de mon fils se prolonger et pensant que l'air
salin pourrait le remettre, avait conseillé de
nous l'envoyer. La lettre d'avis qui le précédait
ne m'avait plus trouvé à Marseille. Auguste
était arrivé, et mon père, présent, venait de
le conduire à S^t. Marguerite.

Nous revînmes précipitamment. Je
le trouvai assis sous les arbres. Triste ap-
proche, il se leva pour m'embrasser, les yeux
brillants de joie. Je fus frappé de son ex-
trême maigreur, mais ce qui m'impressionna



plus encore, ce fut sa taille d'un surcroît
 grandie. Le jeune enfant avait fait
 en cinq mois, à dix-neuf ans, la croissance
 qu'il eût dû faire en un an, de quatorze
 à quinze. Je ne me rendis cependant pas
 compte immédiatement de son état. Ce ne
 fut qu'un peu plus tard, par les soins
 avisés des médecins, que je compris tout.
 Les soins intelligents et affectueux qu'il eût
 eus au noviciat, n'avaient pu
 surayer le mal, dont le marche avait
 été très-prompt; les ossements étaient
 atteints; la situation était grave, un
 accident pouvait la compliquer et rendre
 désespérée. Il fallait prévenir Auguste qui
 ne se doutait de rien. Son confesseur qui
 venait le soir lui dit avec ménagement



une prière de la Vierge, et lui conseilla de demander les derniers sacrements.

L'enfant reçut cette communication avec un peu de surprise; il eût cru néanmoins non seulement sans crainte, mais encore avec joie, la possibilité d'une fin prochaine. Comme je m'approchais de lui: "papa", me dit-il "mon état peut donc devenir dangereux?" "Oh! mon Dieu, cela me ferait plus de plaisir que de peine... mais c'est pour vous, "pauvre père!" son regard se voila un moment. Que lui dis-je alors? Je ne sais; mon cœur débordait d'attendrissement et de douleur. En lui prodiguant les témoignages de ma tendresse, je parvins, Dieu aidant, à ne rien laisser voir qui pût l'attirer et affaiblir son courage.



Quelques jours après, on lui porta l'extrême onction et le saint Viatique. Déjà il ne pouvait plus quitter le salon et marchait avec peine. Il reçut les derniers sacrements en silence; mais son visage souriant se faisait le bonheur: "à voir l'expression angélique de ses traits, dit un de nous, ne croirait on pas qu'il est au jour de ses noces? "

Le lendemain il resta dans sa chambre et se mit au lit de bonne heure; ses forces diminuaient, bien qu'il assurât ne pas souffrir. "Vraiment, disait il parfois, le bon Dieu n'est pas difficile; il se contente de bien peu de chose! " Hélas! tout n'était pas fini, et Dieu réservait à ses derniers moments une de ces luttes terribles qu'il survient



parfois à ses saints pour leur épargner
les épreuves de l'autre vie et laver quelques
taches légères qui pourraient leur être
restées.

Un soir, comme nous étions tous autour
de son lit, je l'entendis s'écrier avec frayeur:

« papa ! est-ce que je vais être damné ? »

— « Oh ! pour cela non, je te le promets ! »

lui répondis-je en allant à lui.

— « Oh ! qu'est-ce là ? Je vois des flammes ! »

« mais j'aime le bon Dieu, moi !... je

« veux l'aimer !... papa, dites-moi

« que je ne serai pas damné ! »

— « Non, mon fils chéri, tu ne le seras

« pas, tu ne peux pas l'être ! Le ciel

« est à toi... Ne vois-tu pas que c'est

« le démon qui est jaloux de ton bon-

-heur



« et qui te tourmente ? Dis avec moi : mon
 « Dieu je vous aime ! Mon Dieu j'éprouve
 « en vous de tout mon cœur ! Vivent Jésus
 « et Marie ! »

Il répéta ses paroles et parut
 tranquille. Une heure après, sa respiration
 devint sifflante et courte. « Je vais étouf-
 « fer... j'étouffe, disait-il... comme
 « je souffre ! Oh ! que je voudrais mourir !
 — « Mon enfant, mon enfant chéri,
 « courage, 'encore un moment et tu
 « ne souffriras plus ! Vois, le ciel qui
 « s'ouvre... Vois la Sainte Vierge, ta
 « mère, tes petits frères, qui te tendent
 « les bras !

— « Ne manquez pas de me chercher ! Oh
 « mon Dieu ! Venez vite ! »



Contraste touchant! pendant qu'il
proférait ces plaintes déchirantes, le sourire,
un sourire céleste ne quittait pas ses lèvres.

La crise s'apaisa; il respira un peu.
De temps en temps, il se rappelait au près
de lui: « papa, disait-il, parle-moi,
j'ai besoin de t'être soutenu. Les hommes
« n'y peuvent plus rien, Dieu se venge...
— « Courage, mon auge; va, il n'a
« jamais été si près de toi, c'est une
« dernière épreuve!

— « Ah! que je voudrais maintenant
« avoir rien comme un saint; mais
« je n'ai rien fait de bon, absolument
« rien!

— « Mon ami, tu t'es donné à Dieu tout
« entier, tu ne pourrais pas faire plus!



« tu es jésuite ! »

— « Je l'ai fait sans générosité ; je suis
« un mauvais jésuite ! »

— « Tu m'as dit toi-même que tout jésuite
« mourant dans son ordre était sacré !
« Adieu, mon enfant, laisse la croix et
« abandonne-toi au bon Jésus qui est
« mort pour nous. Prions ensemble
« notre bonne Mère ! »

Je lui mis au cou une médaille
de S^t. Benoît pour éloigner le démon
qui le tentait de désespoir, et lui donnai
en pleurant ma bénédiction de père
de famille.

Un moment plus tard commençait
une nouvelle crise d'oppression, aussi terrible
que la première ; il étouffait, il désirait



et ne pouvait mourir! . . .

La nuit se passa ainsi; nuit d'angoisses! nous en étions réduits à implorer de Dieu la fin de ses souffrances.

Vers le matin, M^r. le Curé qui était venu chaque jour lui renouveler la grâce de l'absolution, entra dans sa chambre. Auguste se fit répéter par lui qu'il n'irait pas en enfer, pas même en purgatoire, et depuis, il n'y pensa plus. Il baisait le croix à tout moment et offrait son sacrifice.

Dans la journée, le tétu commença à se prendre; quoiqu'il ne quittait plus sa chambre, il nous répondait encore et se mettait de prier. Peu à peu, ses idées devinrent plus vagues, mais elles paraissent être devenues



et riantes. Vers quatre heures du soir, un
 transport au cerveau se déclara, augmen-
 tant progressivement de violence. Dieu
 voulait donner au pauvre novice les mé-
 rites du martyr qu'il avait sans doute
 désiré. Augustin en eut l'illusion et en
 endura les souffrances. Il croyait prendre
 part à tous les actes d'un véritable mar-
 tyr. On l'enchaînait; traîné devant un
 tribunal, il y subissait un interrogatoire,
 et nous comprenions à ses réponses les
 questions qui lui étaient adressées. Il
 voyait les instruments de son supplice
 et annonçait les tortures qu'on lui ferait
 subir. Puis il s'encourageait lui-même:
 « Ce sera un rude martyr, » disait-il, «
 mais, ô mon Dieu, c'est pour vous ! »



"C'est pour vous! Donnez-moi la force!

"C'est quel bonheur de succéder pour vous!

"Jésus, Marie, Joseph, venez à mon

"secours! Jésus, je vous aime!"

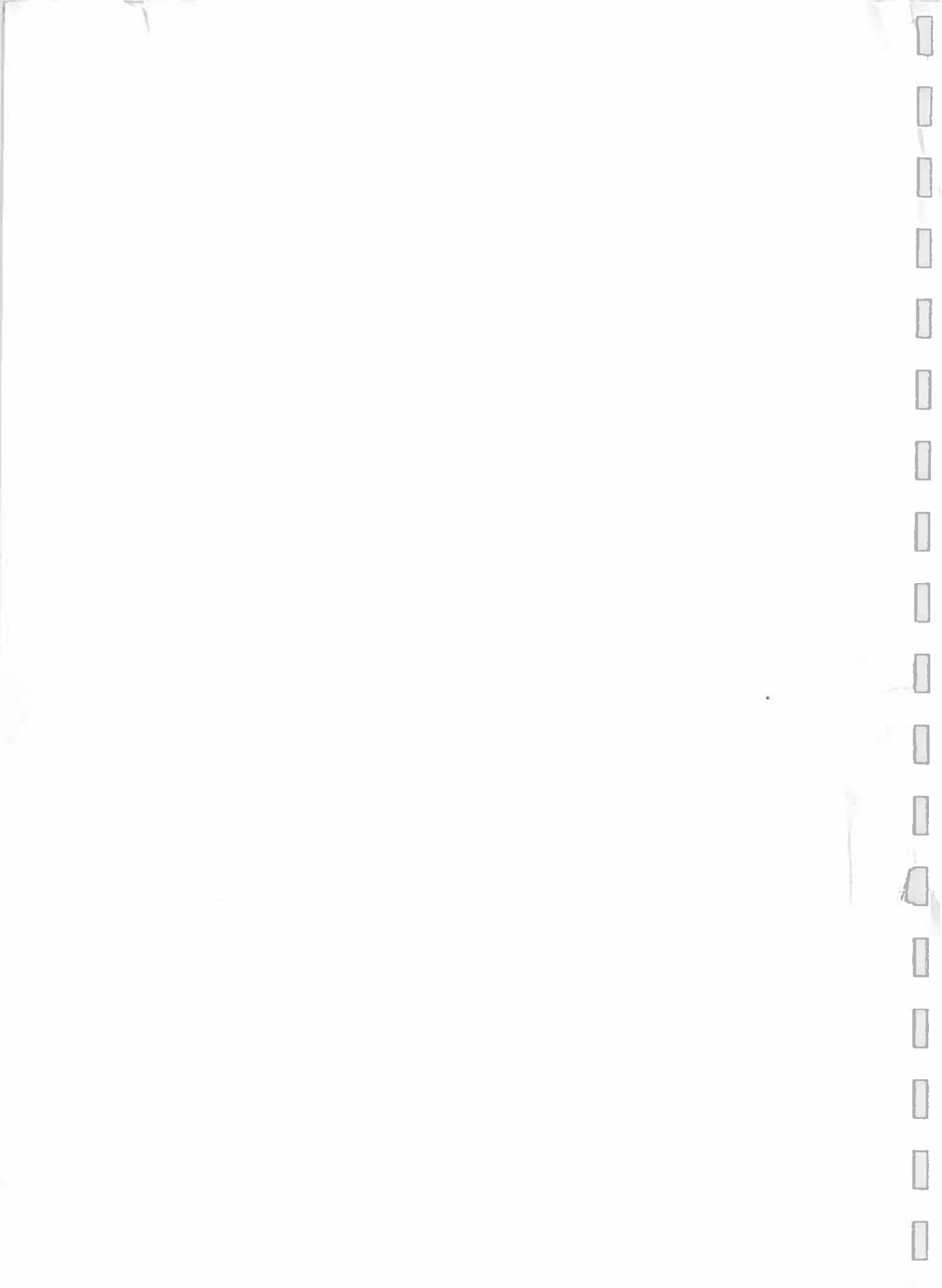
Et il cherchait à se lever. Maintenant,
étais à le retenir dans son lit avec beau-
coup de peine. Quelqu'un eut l'idée de
me dire tout bas: "Commandez-lui."

Je voulais obéir: "mon Auguste, reste
étendu! Obéis! je le veux!" Cher enfant!

Il ne me reconnaissait plus, et cependant
l'obéissance lui était si naturelle, qu'il
s'arrêta: "Mais alors, comment faire?"
dit-il doucement.

Cependant la vision continuait.

Il voulait de nouveau s'élever, invoquait
Dieu et les Saints, exhortait ses compa-
gnons



de martire... À peine eue-vois pourrait
elle suspendre ses transports pendant
quelques secondes.

Enfin les vices devinrent confuses.
Il ne prononça plus que des paroles
incohérentes et sans suite; il fit un der-
nier effort pour se lever, puis un faible
frémissement agita ses membres.

C'était la délivrance! L'ange ne
souffrait plus; il était auprès de Dieu
et de sa mère!

Ma femme, mon enfant,
priez pour nous!

